

entretien avec noémi michel

nous sommes tous porteurs d'histoire

anouk zbinden

E

Éclairer le présent à la lumière du passé, plonger dans l'histoire et la mémoire pour donner un sens aux rapports de force et aux débats politiques de la société d'aujourd'hui: c'est le parti pris de Noémi Michel, maître assistante en théorie politique à l'Université de Genève.



Juchée sur les épaules des études postcoloniales et des théories de l'égalité, elle jette notamment un regard analytique sur des controverses contemporaines, à l'instar de la fameuse affaire de l'affiche des moutons en Suisse ou du débat autour de la loi française sur le « rôle positif de la colonisation », et met ainsi au jour la persistance de représentations issues du colonialisme dans notre imaginaire collectif. Interview en trois temps.

Dans votre thèse, vous décortiquez certaines controverses en Suisse et en France et mettez en lumière l'usage de mots et d'images hérités du colonialisme au sein de l'espace public. Comment expliquez-vous la survie de cet imaginaire colonial ?

Cette question est celle de la postcolonialité, une notion forgée et travaillée dans le champ des études postcoloniales. Ces dernières partent du présupposé qu'il existe une continuité de

certaines manières de représenter et de produire l'altérité, de certains rapports de pouvoir et de certaines pratiques qui ont été inventées durant la période de domination coloniale. Comme l'affirment ces théories, si la décolonisation de tout l'appareil militaro-légal a bel et bien eu lieu et que la plupart des territoires colonisés sont devenus indépendants, cette décolonisation légale et territoriale n'est pas suffisante. En effet, la colonisation était une entreprise beaucoup plus globale, qui passait notamment par la production des savoirs sur l'« humain », d'un imaginaire et de tout un vocabulaire qui décrivait les populations colonisées. Or, il n'y a jamais eu de travail soutenu et systématique de décolonisation de cette infrastructure discursive.

Le cas de la Suisse est intéressant de ce point de vue, car nous pourrions croire qu'elle n'est pas concernée par cet exercice. Or, d'une part, si notre pays n'a jamais possédé de colonies, plusieurs acteurs individuels et collectifs suisses ont participé à différentes dimensions de l'entreprise coloniale. Et d'autre part, dans la mesure où la Suisse n'a pas eu à faire de décolonisation de manière officielle et formelle, l'injonction de décoloniser les imaginaires y est moins forte que dans les pays coloniaux. De manière paradoxale, il y a donc parfois une persistance plus accrue de certaines formes de représentations coloniales en Suisse.

L'exemple de certains artefacts est parlant à cet égard. Je pense aux images du Noir, très stéréotypées, héritées de l'esclavage et de l'ère coloniale, sur des objets destinés à la vente, telles que les publicités françaises pour le café (« Y'a bon Banania »), ou ces statuettes qui incarnent un « boy », un petit garçon noir qui fait le service. Ces manières de représenter les Noirs se retrouvent dans des objets à la mode aujourd'hui encore.

Autre exemple: l'exposition nationale qui se déroula à Genève en 1896, durant laquelle les visiteurs purent voir un village suisse reconstitué, en face duquel avait été aménagé un « village nègre » où se mouvaient des acteurs censés représenter des tribus africaines. Sans doute une manière de montrer en miroir ce que la Suisse n'était pas et de répondre à l'anxiété de l'époque quant à l'appartenance de notre pays aux nations européennes civilisées. Ces « villages nègres », qui s'apparentaient finalement à des zoos humains, tournèrent partout en Europe et suscitèrent un large engouement dans toute la Suisse.

Ces dispositifs de monstration ont fatalement marqué nos imaginaires et nos relations à la différence puisque toute personne qui a vécu dans l'entre-deux-guerres y a été exposée: ce n'est donc finalement pas surprenant que ces représentations héritées du colonialisme se manifestent dans les débats contemporains. Cependant, de plus en plus de personnes marquées par les attributs de la différence raciale et qui sont héritières – de par leur corps mais aussi de par une histoire de résistance – de ces représentations coloniales et racistes tentent aujourd'hui d'investir les espaces publics pour démontrer la nécessité de décoloniser ces imaginaires et ce vocabulaire. C'est alors qu'émergent des controverses: les luttes antiracistes portées par les minorités cherchent à recréer un récit et une image de soi suisses qui



entretien avec noémi michel
nous sommes tous
porteurs d'histoire

L'histoire est donc aussi une archive d'un ensemble de stratégies et de tactiques de résistance, qu'il est essentiel d'enseigner: elle constitue un outil pour lutter contre des formes de domination actuelles.

puissent être articulées à des espaces, des histoires et des corps non blancs, mais cette redéfinition rencontre des résistances.

Vous avez notamment travaillé sur le débat autour de l'affiche dite des moutons de l'UDC...

Oui, tout à fait: j'ai travaillé, dans le cadre de ma thèse, sur le recensement et l'analyse systématique de toutes les prises de position qui ont eu lieu dans l'espace public autour du débat lié à cette affiche. À l'époque, beaucoup de voix s'élevaient pour affirmer qu'il ne s'agissait que d'une référence à l'expression verbale « mouton noir » et que cette affiche n'avait rien de raciste.

Cependant, si l'on fait un examen historique de la manière dont l'altérité raciale a été représentée notamment en Suisse, on s'aperçoit que le packaging des produits issus des colonies (café, cacao, chocolat) mettait en scène des images très caricaturales d'Africains et recourait souvent à une imagerie animalière euphémisante. Ces manières de montrer l'altérité sont souvent passées par des représentations très enfantines et joyeuses des populations africaines, afin de dissimuler les rapports de domination et de violence à l'œuvre, mais

permettaient de rendre cette domination et ce racisme acceptables pour les populations qui consommaient ces produits, et ce dès le plus jeune âge. Un véritable attachement émotionnel à ces images racialisées s'est donc forgé chez une partie de la population, qui a été accompagnée durant son enfance par ces représentations parfois réconfortantes. Cette dimension affective complique en général beaucoup le débat, comme le démontrent les controverses autour de « Tintin au Congo ».

Ce qui est intéressant, c'est de constater que nous sommes tous héritiers d'histoires liées au colonialisme, mais souvent porteurs de différentes versions de l'histoire. Nous avons donc des grilles de lecture qui correspondent à l'imaginaire que nous avons intégré. Par exemple, pour les minorités noires, il était évident que l'affiche des moutons relevait du racisme, car elles sont en permanence confrontées à des images de ce type et vivent au quotidien l'impact de ces dernières. Alors que pour la majorité blanche, qui est héritière d'une autre grille de lecture, moins consciente de l'impact de la race et du racisme, cela ne l'était pas.

La mémoire de la colonisation et, en particulier l'enseignement de cette période, semblent essentiels pour jeter un éclairage sur les discriminations à l'œuvre dans la société contemporaine, mais est-elle suffisante pour les combattre? De quels autres moyens d'action disposons-nous?

Comme l'affirme l'anthropologue Michel-Rolph Trouillot, l'histoire rime avec le pouvoir, notamment car l'histoire est constitutive de nos identités. Elle permet d'appréhender la façon dont les

Nous sommes tous héritiers d'histoires liées au colonialisme, mais nous avons des grilles de lecture qui correspondent à l'imaginaire que nous avons intégré.

rapports d'oppression ont été inventés, ont fonctionné, mais aussi la manière dont des groupes et des individus ont essayé de résister, de déplacer les effets de ces rapports de pouvoir. De tout temps, une grande inventivité a été déployée par les peuples soumis pour trouver des manières d'être libres et dignes. L'histoire est donc aussi une archive d'un ensemble de stratégies et de tactiques de résistance, qu'il est essentiel d'enseigner: elle constitue un outil pour lutter contre des formes de domination actuelles. Accorder une place aux actions et aux pratiques des agents, dominants ou dominés, permet de donner à voir l'histoire dans toute sa complexité, de faire des liens avec des expériences vécues aujourd'hui et d'éviter que certains schémas ne se répètent.

Cela étant dit, l'enseignement de l'histoire ne suffit pas. En effet, conscientiser les élèves à la colonisation et à l'esclavage ne signifie pas qu'ils vont nécessairement adopter des pratiques antiracistes dans leur quotidien. De la même manière, l'enseignement du féminisme et de la lutte pour le droit de vote n'a jamais été suffisant pour éviter que les élèves, filles ou garçons, ne reproduisent des stéréotypes genrés.

À mon sens, faire appel à des stratégies inventives de mise en rapport du présent avec le passé est une piste à explorer. Je pense par exemple à une web-série de Cécile Emeke, *Strolling*, sur laquelle j'ai travaillé. Des « Afropéens » de plusieurs villes



d'Europe y sont interrogés sur leur quotidien et leurs expériences du racisme, qu'ils relient avec l'histoire plus large de l'esclavage et du colonialisme. Cette série fait le choix de transmettre l'histoire par la voix des gens, au lieu des outils classiques de l'archive écrite ou du document institutionnel, et met ainsi au jour des récits individuels qui n'auraient pas été recueillis autrement. J'ai également rencontré dans un colloque que j'organisais avec la European Race and Imagery Foundation, une enseignante, Dana Saxon, qui a

développé des ateliers interactifs qui s'ancrent dans les récits familiaux des élèves pour les connecter avec l'Histoire et créer ainsi une résonance plus personnelle avec celle-ci: c'est aussi une stratégie que je trouve très créative.

Plus globalement, je pense qu'une connexion aux mouvements sociaux, aux expériences individuelles et à des pratiques d'émancipation contemporaines est primordiale pour qu'un véritable processus de décolonisation ait lieu. /